

# Ernest Ansermet-Clara Haskil

Si Mendelssohn avait à peine dix-huit ans lorsqu'il composa l'« Ouverture du songe d'une nuit d'été », ce n'est que dix-sept ans plus tard qu'il composa la musique de scène de la comédie de Shakespeare. A côté de la réussite complète de l'œuvre adolescente, la « Suite de concert » que nous entendions hier compte avant tout l'étonnant scherzo dont l'aérienne virtuosité a la prestesse de Puck et la grâce fugitive d'un beau soir de juin. C'est merveille, chez Mendelssohn, que la maturité n'ait jamais renié une jeunesse comblée de tous les dons, parmi lesquels un goût très sûr, un sens aigu des proportions et de la vraie élégance qui ne sont guère des qualités juvéniles. L'homme « fait » a « continué » l'enfant-prodige et n'a pas cherché à le faire oublier. Rien de plus uni que le grand œuvre de Mendelssohn, reflet d'une existence exceptionnellement harmonieuse, où la perfection du métier sert une pensée toujours saine et claire, où l'élégance suprême de la forme hausse au sentiment la sentimentalité possible de la mélodie toujours aimable. De grands voisinages passionnés ont jeté quelque ombre sur ces musiques heureuses dont le bonheur tranquille ne demande qu'à rayonner. Et l'on aime franchement ce début du beau programme qu'Ernest Ansermet nous offre pour le premier concert de l'abonnement.

Il y en a pour tous les goûts, puisque Bartok est de la fête et heureusement il n'y en a que pour un seul, celui de la musique. Certes, je n'établirai pas un parallèle entre l'exorde de la seconde partie et celui de la première, mais la « Musique pour cordes, piano, celesta et percussion » de Bela Bartok, par la rigueur de sa construction, la fermeté de ses plans, et surtout sa préoccupation mélodique surprend moins que d'autres « Bartok » en plein milieu chantant et ordonné. Apprivoisé par les concessions (?) du compositeur hongrois, guidé par Ernest Ansermet qui sait démêler les écheveaux les plus compliqués et toujours expliquer les raisons de ses admirations, l'auditeur qui cherche aussi à justifier les siennes, mais n'est pas encore convaincu, peut s'abandonner davantage à l'étrange séduction d'un langage d'une richesse inouïe, d'une invention perpétuelle, aux contrastes violents, où le rythme a la même éloquence que les sons.

On sort toujours pantelant d'une audition Bartok, heureusement que le grand horloger est là pour remettre les rouages en place et « suggérer », mieux qu'imposer « l'ordre et la beauté ». Et ainsi « La Valse », la plus admirable des évocations de Ravel, apparaît ainsi rejoindre le Concerto

de Schumann et devient aussi « musique du cœur ».

J'exagère sans doute, mais Ernest Ansermet et son orchestre m'apparaissent uniques à dégager Ravel de sa gangue somptueuse, à faire sentir un cœur battre sous l'habit merveilleux sans ternir l'éclat du vêtement magnifique. Certes, cette glorification du trois-temps viennois ne saurait être plus savante, sa progression plus subtile, mais la nostalgie du bal est là, tendre ou amère, qui sourit ou qui ricane et le tourbillon final est tout près du drame. Modestie de mandarin de Ravel, pudeur suprême d'un cœur qui se défend par une cuirasse d'or. L'exécution de « la Valse » m'a enchanté, son interprétation m'a profondément ému.

Il y avait aussi le « Concerto » pour piano de Schumann, chargé de gloire et de souvenirs, dont on ne saurait se lasser tant il se renouvelle au gré de son interprète. J'y attendais Clara Haskil inquiète et frémissante, je la trouve d'un lyrisme délicatement dosé, faisant part égale au poème et au piano. Et c'était souverain, d'autant plus qu'Ernest Ansermet accompagnait avec sa sollicitude particulière qui laisse parler le génie du pianiste et fait obéir l'orchestre à toutes ses inflexions. Le duo intime du soliste et de son important partenaire s'établit dès le début dans un même esprit et le final a connu une sérénité rythmique extraordinaire par les vertus conjuguées d'une grande pianiste et d'un grand chef.

Le programme que nous venons de louer était fait, comme ce doit, pour mettre en vedette et en valeur les qualités de l'orchestre. La présentation fut complète et édifiante. Si les musiciens de l'O. S. R. ne croient plus guère à Mendelssohn, leur virtuosité trouve son jeu dans les pages célèbres et ils ne se font pas faute de la déployer. Leur participation au redoutable Bartok fut autrement vibrante, une adhésion complète à l'œuvre dont les difficultés sont une suite de conquêtes qui ne sentent pas l'effort. Dans la « Valse » à l'éclat magnifique, l'enthousiasme sonore de chacun, discipliné individuellement et dans l'ensemble donne la mesure d'un instrument sonnant mieux que jamais, capable des plus belles réalisations techniques et surtout armé spirituellement par son incomparable animateur.

Ce qui nous promet de grandes soirées !

☆

De beaux orchestres étrangers (je ne parle pas de celui d'Utrecht !) viennent de se faire applaudir chez nous et leurs concerts furent d'un haut luxe que seul permit l'appui essentiel de gouvernements ou d'organisations conscientes de la valeur et de l'importance d'une telle exportation ! Qu'attend-on, en très haut lieu pour faire savoir, au-delà des frontières, « de visu et auditu », que nous ne vivons pas que de chocolat et de fromage.

La remarquable « vesture » des musiciens de l'O. S. R. (qui peut provoquer dans le public quelque souci d'élégance) laisse croire que ce n'est pas uniquement pour nous qu'on s'est fait si beau !